

Bref historique du génocide

La solution finale ¹

Comment est-on passé de la persécution violente des Juifs à l'extermination de masse ? Comment a été réalisé le massacre industriel des Juifs ? Ce sont les deux questions majeures que pose à l'historien le génocide nazi durant la Seconde guerre mondiale.

De 1939 à 1941, il convient de distinguer plusieurs phases.

La première débute avec l'entrée en guerre et la conquête de la Pologne en septembre 1939. Ce qui la caractérise, maintenant que les hostilités rendent difficilement praticables la poursuite de la ligne suivie officiellement jusque là – l'expulsion et l'émigration des juifs -, c'est une politique à deux volets : d'une part l'élimination méthodique des élites polonaises, d'autre part un remodelage de la démographie de l'Europe orientale par des transferts colossaux de populations, en particulier en expulsant les Polonais, les Juifs et les Tziganes des territoires nouvellement incorporés à l'Allemagne (où se trouvaient plus de 600 000 Juifs). Durant cette première phase, l'œuvre de massacre systématique est donc d'abord dirigée contre les cadres polonais – intelligentsia, aristocratie, bourgeoisie, clergé -, la masse de la population étant promise à une condition d'ilotes (« aucun Polonais ne doit atteindre un rang supérieur à celui de contremaître », déclarait Frank, le gouverneur de la Pologne). En ce qui concerne les Juifs, outre les violences exercées contre eux (exécution sommaires, incendies de synagogues), ils subissent des rafles et des déportations par dizaines de milliers en direction du *Generalgouvernement*. Le projet qui prévaut alors, c'est de les concentrer dans une sorte de réserve, le district de Lublin, qui doit servir de territoire de décharge pour les parquer.

A partir de la défaite de la France au printemps 1940, on envisage une autre solution : c'est le « plan Madagascar ». Il s'agit cette fois de transporter à Madagascar plusieurs millions de Juifs qui s'y établiraient dans une vaste réserve sous la direction d'un gouvernement SS. Projet fantastique, qui capte l'imagination de nombreux dirigeants nazis, y compris Hitler lui-même. On reconnaît là en effet l'ambition national-socialiste de créer une Allemagne débarrassée du « poison » juif, « *judenrein* ». Tandis que Heydrich déclare : « Il faut trouver une solution définitive d'ordre territorial » (le Reich compte maintenant plus de deux millions et demi de Juifs dans les territoires qu'il contrôle), Eichmann, chaud partisan du projet, écrit : « Comme moyen d'éviter des contacts prolongés entre les Juifs et les autres peuples, une solution impliquant un transfert outre-mer dans une île doit être préférée à tout autre. ». Mais tant que continue la guerre avec l'Angleterre le plan Madagascar s'avère irréalisable. Aussi est-il abandonné comme avait été abandonné le plan de la réserve de Lublin.

Cependant se poursuit parallèlement la politique de déportation et de ghettoïsation, visant non seulement les Juifs polonais, mais les Juifs d'Allemagne, d'Autriche, de Bohême. Le premier grand ghetto est créé en mai 1940 à Lodz (150 000 personnes), suivi à l'automne par les ghettos de Cracovie, Lublin et surtout Varsovie – le plus peuplé de tous avec ses 440 000 personnes, isolés du reste de la population dans des conditions abominables (la ration alimentaire y est de 300 calories par jour contre 630 en moyenne pour les Polonais et 2 310

¹ Bédarida, François. *Le Nazisme et le génocide : histoire et enjeux*. Nathan, 1989. pp. 24-28

pour les Allemands ; la mortalité y est énorme : 4 000 à 5 000 morts par mois en 1941 – 1942).

C'est en 1941 que se produit le tournant décisif, car voilà qu'avec la préparation de la guerre contre l'Union soviétique, l'obsession anti-juive nourrie par Hitler et érigée en impératif idéologique trouve un champ d'application à sa mesure. Cette guerre, Hitler la conçoit à la fois comme une « guerre d'anéantissement » (*Vernichtungskrieg*) et comme une guerre idéologique : la confrontation ultime avec le « judéobolchevisme ». Pour lui, c'est le moyen de réaliser ses deux objectifs fondamentaux : la conquête de l' « espace vital » à l'Est et l'élimination de la race juive. En déclenchant l'opération *Barbarossa* le 22 juin 1941, il est ainsi pleinement conscient que le conflit va entraîner des massacres massifs de Juifs et de communistes, puisque le concept d' « anéantissement » fait partie intégrante de ses plans stratégiques. C'est donc à bon droit que l'historien Ernst Nolte a pu qualifier la guerre à l'Est de « monstrueuse guerre de conquête, d'asservissement et d'annihilation ».

Dans la mesure où l'idéologie officielle nationale-socialiste identifiant judaïsme et bolchevisme avait obtenu un large écho dans l'état-major et parmi les cadres de l'armée, la mise en œuvre est confiée à la *Wehrmacht* aussi bien qu'à la SS. D'autant que dans ces milieux l'image courante de l'URSS était celle d'un pays barbare, dans lequel la dictature sanglante d'une poignée de bolcheviks juifs, acharnés à détruire les valeurs les plus sacrées de la civilisation occidentale, régnait sur des hordes slaves primitives, voire « asiatiques ». Dès lors les mots d'ordre de Hitler – la destruction – de « l'ennemi mortel judéobolchevik », la décimation des Slaves – trouvent sans peine des exécutants dociles dans la SS et des complicités dans la *Wehrmacht*.

De là une guerre d'un type nouveau : guerre totale et non plus guerre conventionnelle à la manière de la guerre à l'Ouest, guerre d'idéologies et de races et non guerre d'Etats-nations, conflit à mort où s'affrontent deux conceptions du monde, deux *Weltanschauungen*, du fait de la corrélation établie par les chefs nazis entre judaïsme, bolchevisme et slavisme. Dans le combat gigantesque qui va s'ouvrir, l'enjeu pour les hitlériens est triple : expansion territoriale à l'Est, destruction du bolchevisme, annihilation du judaïsme, ce bacille subversif, cet éternel ferment de corruption. De la trilogie Juifs-Bolcheviks-Slaves qui domine désormais sans partage la vision national-socialiste va sortir très directement la décision de procéder à la « solution finale ».

Car au début de 1941 la politique juive du Reich se trouve dans une impasse. Plus l'Allemagne remporte des succès militaires, plus le nombre de Juifs s'accroît dans les territoires qu'elle domine. Avec l'invasion de l'URSS, qui risque encore de gonfler ce chiffre, il s'agit de briser le cercle vicieux. La réponse, c'est la politique d'extermination : une politique calculée, planifiée et impitoyablement exécutée. On voit par là comment la stratégie raciale nazie s'est radicalisée par bonds successifs, la guerre servant à la fois de moteur et de justification à l'anéantissement du judaïsme européen.

C'est pourquoi au cours de l'année 1941 sont prises trois décisions capitales. La première, c'est, au printemps, l'organisation de forces mobiles spéciales, appelées « groupes d'intervention » (*Einsatzgruppen*), en vue de la campagne de Russie. Ces forces sont chargées de fusiller sur place, sans jugement, d'abord les cadres et les membres du parti communiste, puis tous les Juifs, hommes, femmes et enfants, des territoires conquis. Dès l'ouverture des hostilités, les massacres commencent, faisant en quelques mois plusieurs centaines de milliers de victimes. La politique d'extermination systématique est désormais en marche.

Deuxième décision, plus terrible encore, car elle s'étend à l'Europe entière : la décision de procéder, sous le nom de « solution finale de la question juive », à la liquidation physique de tous les Juifs du continent européen. Démarche arrêtée au plus haut niveau de l'appareil d'Etat, associant les principaux chefs du régime, Goering en tête, mais plus spécialement Himmler, chef de la SS et de la police, et Heydrich, responsable du RSHA (*Reichssicherheitshauptamt*), l'Office suprême de sécurité du Reich. On a voulu mettre en doute la responsabilité de Hitler dans cette décision, en alléguant l'absence d'ordre écrit donné par le *Führer* pour une opération d'une telle envergure et d'une telle portée. En réalité, si tous les historiens conviennent qu'il n'existe pas de document écrit, signé de Hitler, prescrivant la « solution finale », tous s'accordent aussi, à la lumière des innombrables documents des archives allemandes relatifs à l'extermination des juifs, pour considérer que non seulement Hitler a participé directement et personnellement au processus de décision – à sa manière, c'est-à-dire par des instructions orales et à demi-mot, quoique avec une signification claire et sans équivoque – mais aussi que, étant donné le fonctionnement du système nazi, une initiative aussi décisive dans la politique envers les Juifs n'aurait pu intervenir sans que Hitler l'ait inspirée, connue et approuvée.

Le seul point qui demeure dans une relative incertitude, c'est la date à laquelle a été prise la décision fatidique : les spécialistes se partagent entre le printemps, l'été et l'automne de 1941, l'hypothèse la plus vraisemblable se situant en août ou septembre 1941. Quelques mois plus tard, le 20 janvier 1942, la conférence de Wannsee, réunion dans la banlieue de Berlin de tous les services concernés – administration, police, SS, Affaires étrangères – sous la présidence de Heydrich et avec Eichmann comme secrétaire de séance, aura pour tâche d'organiser la mise en application de la « solution finale » sur l'ensemble de l'Europe.

La troisième décision capitale de cette année-tournant concerne la création des camps d'extermination, dans lesquels les planificateurs du massacre estiment avoir trouvé le moyen technique le plus approprié – c'est-à-dire à la fois le plus efficace, le plus expéditif et le plus facile à dissimuler – pour la mise à mort par millions des victimes. A cet effet les premières directives pour la construction sont données durant l'été 1941, et un premier camp commence à fonctionner à Chelmno (Kulmhof), à la fin de l'année, avec des camions à gaz.

A partir de 1942, alors que la « solution finale » entre dans les faits, le processus d'extermination prend une dimension massive et généralisée. Dans les camps c'est une véritable industrie de la mort qui fonctionne jour et nuit. Si les massacres continuent à être enveloppés par le secret comme c'était déjà le cas pour les *Einsatzgruppen* (pour ne pas donner l'alarme, toutes les opérations sont décrites et prescrites dans un langage codé, en apparence anodin), dorénavant une technique nouvelle – l'assassinat par le gaz -, celle-là même utilisée naguère sur les malades mentaux, devient la règle.

On emploie tour à tour deux formes de gaz. L'un, le monoxyde de carbone, provient de bouteilles de stockage ou bien est produit directement par l'échappement des moteurs de camions. L'autre, l'acide prussique ou cyanhydrique, à base de Zyklon B – un puissant insecticide – provoque une asphyxie plus rapide, et c'est donc lui qui est le plus utilisé dans les chambres à gaz.

Première opération d'envergure : l'« opération Reinhard », lancée au printemps 1942 et qui va durer jusqu'à l'automne 1943, est destinée en particulier à liquider les Juifs du *Generalgouvernement*, plus de deux millions de personnes. Trois camps sont équipés et

affectés à cet effet : Belzec, Sobibor et Treblinka (c'est à Belzec qu'en août 1942 le sous-lieutenant SS Kurt Gerstein assiste à des séances de gazage qui le révoltent tellement qu'il cherche à alerter les autorités religieuses et diplomatiques, comme il le relatera dans un rapport rédigé en 1945).

Un camp, néanmoins, occupe une place à part dans l'histoire du génocide. Un camp érigé en symbole : Auschwitz (en polonais Oswiecim), le plus grand des camps, à la fois camp de concentration, camp de travail et camp d'extermination (il faut distinguer en effet : Auschwitz I, le camp de concentration d'origine ; Auschwitz II - Birkenau, camp de travail et d'extermination ; Auschwitz III - Monowitz, camp de travail à proximité d'une usine de caoutchouc de l'IG-Farben). A Birkenau (où le « rendement » atteint son point maximum en août 1944 : 24 000 Juifs hongrois exterminés en une journée), au moins un million d'hommes, de femmes, d'enfants ont trouvé la mort dans les chambres à gaz, sans autre raison que leur appartenance à une race, sans autre tort que, selon la forte expression de Koestler, « d'être nés dans un lit et non dans un autre ».

Ainsi, du début de 1942 à novembre 1944 (date à laquelle Himmler donne l'ordre de mettre fin aux gazages à Auschwitz, dernier camp d'extermination en fonction, et de détruire toutes les installations de chambre à gaz et de crématoires), le judaïsme européen s'est trouvé dans son entier voué à l'anéantissement. Juifs polonais et Juifs du Reich ont été les premiers frappés, mais très vite est venu le tour des Juifs de France, de Belgique, de Hollande, de Grèce, de Yougoslavie, de Roumanie. Sur les lignes de chemin de fer menant à Auschwitz, à Belzec, à Treblinka et aux autres camps, les convois succèdent alors aux convois. A la fin de 1943 s'organise la déportation des Juifs italiens. En 1944, ce sont les Juifs de Hongrie que la persécution atteint : par trains entiers ils sont gazés à Auschwitz. Seules les petites communautés juives du Danemark, de Finlande, de Bulgarie parviennent à échapper au massacre. Au total, lorsque les armées alliées en 1944-1945 libèreront les camps de la mort, près des trois cinquièmes des Juifs d'Europe auront péri dans l'hécatombe.